Document généré le 25 avr. 2024 16:11

Brèves littéraires

Ton petit dauphin

Diane-Monique Daviau

Volume 8, numéro 1, automne 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/6122ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Daviau, D.-M. (1992). Ton petit dauphin. *Brèves littéraires*, *8*(1), 40–42.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ton petit dauphin

Étoilement

Juillet-janvier et vous entrez dans ma vie. Aucun soleil au monde ne pourrait davantage m'éblouir et me donner autant de frissons. Cheveux grisonnants, avait dit la voyante, des cheveux aux reflets argentés, d'un autre temps. Quatre saisons au creux des mains. Un regard qui pourrait sortir tout droit d'un livre d'images. Et me voilà naissant enfin sous une bonne étoile. Savez-vous que déjà vous me portez bonheur ?

Gravures anciennes et douces aux murs nous entourant. Au centre de la pièce, une table entre nous. Bientôt tu la contournes pour me tendre la main. (Répète ce bonjour heureux, que jamais je n'oublie cet instant !) Installé dans ton fauteuil, tu me regardes gravement. Étonnement, mains moites, étoilement de questions. L'eau, dans tes yeux, est pleine de tendresse et je vais m'y noyer.

Retrouvailles

Dix heures parmi les nuages, le cœur entre ciel et terre, et soudain je me pose, immense oiseau bleu tacheté de jaune, et j'atterris, avec précision, au centre de ton cœur, toi le point minuscule qui fais les cent pas et m'obliges à des manœuvres de dernière minute, périlleuses, toi semblable à des millions d'autres, le nez au milieu du visage, des cheveux, deux yeux, une seule bouche, le corps recouvert de morceaux de tissus cousus, deux souliers, deux mains et quelques excentricités communes à ton espèce, toi qui attends dans cet aéroport depuis des siècles, dis-tu, tu me reçois en plein cœur, comme une flèche empoisonnée, et tu vacilles, et pendant que tu chancelles, les autres disparaissent, tu redeviens incomparable, irremplaçable, avaleur de sabres, magicien dont les formules secrètes transforment une flèche en colombe, avaleur de feu, majuscule enluminée, tu ouvres la bouche et, déjà, je suis éblouie, conquise, avalée.

T'aimer sans

T'aimer sans avoir besoin un jour de manger ce qui tombe de tes mains : des miettes, sans jamais avoir envie de me contenter de ces miettes. Et puis t'aimer aussi sans craindre que le temps des gestes larges ne prenne fin, ouvrir, refermer les bras, sans avoir peur que les bras ne se fatiguent d'accomplir jour après jour ces mouvements énergiques, généreux. T'aimer sans me tromper, un soir, sursauter et m'élancer vers le téléphone, décrocher et me rendre compte que la sonnerie provient d'un téléphone qui sonne et continue de sonner dans un film que je regarde à la télé. T'aimer sans haïr un seul instant l'autre qui passe dans ta vie et désire y rester, qui tente par tous les moyens de prendre possession de toi, de t'envahir comme un pays ennemi. T'aimer encore sans qu'un jour le bruit de la clef dans la serrure ne me prenne par surprise, sans ces mots qui s'échappent — «Quoi, tu es déjà là ?» — avant même d'avoir été pensés. T'aimer sans devoir reconnaître, après des années, des années, sans avoir à me dire : lui, non, lui, il ne m'a pas vraiment aimée.